

Bibliothèque numérique

medic@

Gadroys, C.. Lettre écrite à Monsieur l'abbé Bourdelot... par C. G. pour servir de réponse au Sr Lamy et confirmer en mesme temps la transfusion du sang par de nouvelles experiences

Paris : J. Cusson, 1667.



LETTRE ESCRITE A MONSIEVR

l'Abbé Bourdelot Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & Premier Medecin de la Reine de Suede, par C. G. pour servir de réponse au S^r Lamy, & confirmer en mesme temps la Transfusion du sang par de nouvelles experiences.

MONSIEVR,

Comme vous avez paru fort satisfait de la Lettre que M. Denis a écrite touchant la Transfusion du sang, & que vous l'avez mesme fait lire dans vos Assemblées publiques, je crois que vous ne trouvez pas mauvais que je vous enuoye vne réponse, qu'une personne qui m'est encore inconnue s'est avisée de luy faire, & que je fasse mesme dessus quelques reflexions, que je soumettray d'autant plus volontiers à vostre jugement, que je suis persuadé que vous ne vous interessez pour aucun party que pour celuy de la raison, & que vostre bonté ne nous deniera point à tous deux les instructions qui nous sont necessaires en cette rencontre pour nous mettre d'accord, veu que vous nous les prodiguez si liberalement par les doctes remarques, dont vous nous faites part dans toutes vos Conferences.

Vsez donc s'il vous plaist, Monsieur, à mon égard de cette facilité ordinaire, que vous avez d'entendre tous ceux qui ne parlent que dans le dessein de deffendre la verité, & permettez que je vous expose le plus brièvement qu'il me sera possible, quelques pensées qui me sont venues dans l'esprit, tant touchant l'Autheur qui a fait cette réponse, que touchant les raisons dont il s'est seruy pour combattre les experiences de M. Denis.

Pour ce qui est de l'Autheur veritable de cette réponse, je vous diray que les opinions sont fort differentes. Quelques-uns font courir le bruit que c'est M. Moreau qui s'écrit à soy-mesme, parce qu'ils

A

l'ont veu solliciter en personne, & avec beaucoup d'empressement, la permission de l'imprimer.

D'autres veulent que ce soit vn plus ancien Docteur en Medecine, qui a couru les boutiques de plusieurs Libraires, pour les engager à l'impression de cette réponse; & ils se fondent sur les quinze premieres lignes, qui marquent expressement que M. Moreau a grande deference pour tout ce qui vient de la part de l'Autheur, qu'il entre tousiours avec facilité dans ses sentimens, que ses raisonnemens luy plaisent fort, & qu'ils ne luy apportent iamais aucun dégoust, que ses imaginations mesme luy sont tres-agreables, & enfin que cette réponse ne luy est adressée, que pour satisfaire au desir qu'il auoit témoigné de sçauoir les opinions de cet Autheur sur le sujet de la Transfusion. Est-il possible, disent-ils, que M. Moreau Professeur Royal ait esté consulter vn simple Maistre és Arts sur des matieres de sa profession? Est-il vray-semblable, qu'un ancien Docteur dans la reputation où il est, cherche des lumieres dans la teste d'un ieune homme de 20. ans, qui est son escolier pour la premiere année, & qu'il le presse mesme d'écrire sur vne matiere de cette importance? en verité ce seroit faire tort à la capacité de M. Moreau que de le croire, & on luy auroit fait plus d'honneur si l'on auoit changé cette Preface, ou si l'Autheur auoit pris vne autre qualité que celle de Maistre és Arts.

D'autres enfin disent que ces deux Docteurs ont grande part au corps de cette réponse, & qu'ils ont fourny toutes les raisons, qu'ils auoient pour combattre la Transfusion, à vn amy commun qui les a mises dans leur iour, & qui a bien voulu prester son nom & sa plume pour les donner au public.

Mais pour moy je ne sçauois auoir cette pensée de ces Messieurs, & quoy qu'on m'assure que l'un deux accompagne souuent l'Autheur pretendu chez des personnes de qualité, pour leur aller faire des presens de cette réponse, comme si c'estoit vn Maistre qui portast des theses avec son escolier, je ne sçauois m'imaginer que cet escrit ait esté fait avec leur participation, & je les crois trop éclairés pour n'y auoir pas aperçeu toutes les fautes qui s'y trouuent contre les premiers principes de la Philosophie & de la Medecine, contre l'experience & le bon sens. Permettez-moy donc que je justifie ces Messieurs, & que je vous fasse voir qu'ils n'y ont aucune part, en remarquant quelques defauts des plus grossiers, où sans doute ils ne feroient pas tombez, s'ils y auoient mis la main.

La premiere chose où je trouue à redire, est que ce M. Lamy entreprenne de refuter les experiences de M. Denis par de simples

raisonnemens. Ne ſçait-on pas que la chicanne de l'Eſcole peut fournir des raiſons pour combattre & pour deffendre toute ſorte de ſentimens, & qu'il n'y a que la ſeule experience qui ſoit capable de donner vne derniere deciſion, & de renuerſer entierement les ſophiſmes des plus opiniaſtres, principalement quand il s'agit de Phyſique ou de Medecine? On ne manquoit pas de raiſons il y a cent ans, pour prouuer que l'Antimoine ou le vin Emetique eſtoit vn venin & vn poiſon, puis que l'vſage en fut pour lors deffendu par vn Decret de la Faculté de Medecine; & l'on n'en manque pas encore aujourd'huy, pour prouuer tout au contraire que c'eſt vn purgatif de tres-grande importance, & qui peut auoir de merueilleux effets, puis que la meſme Faculté a fait vn Decret l'année derniere, par lequel elle le permet, & en ordonne meſme l'vſage. Mais on peut dire que c'eſt la ſeule experience qui a tout décidé dans cette rencontre, & que la guerison de pluſieurs perſonnes, & entre autres de noſtre Monarque, a plus ſeruy pour conuaincre les eſprits de ſon vtilité, que tous les argumens dont on ſ'eſtoit ſeruy pour le rejeter, & pour le deffendre.

Il en eſt de meſme de tous les remedes. Il n'y en a pas vn, qui ne ſoit approuué par quelque Medecin qui croit auoir la raiſon de ſon coſté, & deſaprouué en meſme temps par d'autres qui ſ'imaginent eſtre mieux fondez; & dans la verité on ne doit tenir pour plus raiſonnable, que celui qui ne donne les mains qu'à la ſeule experience. Or la Transfuſion n'aura pas cette prerogative particuliere, d'eſtre receuë & approuuée par tout le monde; c'eſt vne nouvelle operation dont l'antiquité n'a iamais parlé; c'eſt vne nouvelle maniere de guerir pluſieurs maladies, que l'on propoſe aux Medecins pour en eſtre les Iuges & les Arbitres; & comme il s'agit de la ſanté & de la vie des hommes, on ne ſçauroit trop l'examiner. Mais auſſi l'on ſe tromperoit fort, ſi l'on vouloit ſ'en rapporter au jugement de quelques emportez, qui ſ'imaginant ſçauoir tout, ſe trouuent extremement ſurpris, quand on leur propoſe quelque choſe qui ne leur eſtoit pas venuë dans l'eſprit; le ſeul nom de la choſe eſt capable de les eſtonner, & d'attirer leur cenſure. Ceux-là ſeulement ſeront les mieux auſez qui ne precipiteront point leur jugement dans cette rencontre, mais qui attendront pluſieurs experiences pour ſe determiner; & comme c'eſt vne choſe de la derniere importance, il ſeroit à ſouhaitter que ceux qui ſont dans la puiſſance en fiſſent faire pluſieurs tout au pluſtoſt, pour les examiner eux-meſmes, ou pour les faire examiner par des Medecins prudens & des-interreſſez comme vous eſtes.

A ij

La seconde chose qui me surprend dans la réponse de M. Lamy, est que le contenu de sa Lettre s'accorde si peu avec les promesses qu'il fait dans le titre, de répondre aux raisons & aux experiences de M. Denis. M. Denis a satisfait dans sa Lettre aux objections qu'on luy auoit faites dans ses Conferences publiques contre la Transfusion; ensuite il a donné quatre raisons tres-solides qui pouuoient fauoriser cette operation; & enfin apres auoir prouué qu'il seroit plus à propos d'employer le sang de quelques animaux pour cette operation, que celuy de l'homme mesme, il a confirmé tout ce qu'il auoit auancé par des experiences admirables. Cependant M. Lamy ne fait point voir que M. Denis ait mal répondu aux objections, il ne touche aucune de ses raisons; & s'il parle de ses experiences, ce n'est que pour les déguiser & y adjouster des circonstances, qui en changent entierement la nature. C'est ce que vous allez voir dans les reflexions que ie vas faire sur les principaux points de sa réponse.

Dans la page seconde ligne fixieme, *pour fondement*, dit-il, *de tout ce que je proposeray ensuite, il faut remarquer que lors qu'on fait passer le sang d'un animal dans un homme, il s'en mesle une très-petite quantité avec celuy de l'homme, &c.* En verité ce fondement est bien mal estably, le bastiment qu'on eleuera dessus tombera bien-tost en ruine. Qui a dit à M. Lamy qu'il ne se mesle qu'une petite quantité du sang de l'animal avec celuy de l'homme? Ne peut-on pas faire une euacuation de sang aussi grande que l'on voudra auant que d'en introduire de nouveau par la Transfusion? Et si cela est, qui empeschera qu'on ne m'esse pour lors une grande quantité du sang des animaux qu'on aura choisis, avec le peu qui restera dans les veines de l'homme?

Et quand mesme on n'auroit pas fait une si grande euacuation, la vitesse avec laquelle entre le sang arteriel de l'animal dans une veine de l'homme, pour aller directement au cœur, est assez capable, si-non d'arrester, au moins de retarder beaucoup le mouuement du sang des autres veines qui apportent le sang de tous costez, & ainsi ce nouveau sang se feroit tousiours plus de place dans le cœur que M. Lamy ne se l' imagine. Ce qui seroit facile à confirmer par les loix de mechanique, & par quelques experiences; mais je veux bien supposer qu'il n'en entre qu'une fort petite quantité. Voyons les consequences que M. Lamy en pretend tirer.

Il dit qu'il s'ensuit necessairement de son principe, qu'il n'y a aucune maladie où la Transfusion puisse estre appliquée vtilement; & il entre en preuue par une belle diuision qu'il en fait. *Toutes les*

maladies, dit-il, page 3. ligne 18. dont la cause est interne, procedent 313
 generalement, ou de l'abondance du sang, ou de son impureté. Et ensui-
 te il adjouste, que pour remedier à l'abondance du sang, il suffit d'en
 tirer par la saignée, & que pour corriger son impureté, il faut cher-
 cher d'autres voyes que la Transfusion.

Hé quoy, est-ce vn Maistre és Arts de l'Vniuersité de Paris qui
 parle ? Paruient-on à ce degré sans sçauoir la Logique, & sans y
 auoir appris les regles d'une bonne diuision ? M. Lamy dit, que tou-
 tes les maladies procedent generalement de deux causes, sçauoir,
 ou de l'abondance du sang, ou de son impureté. Ne faudroit-il pas
 encore vn membre à cette diuision, pour la rendre entiere ? La diset-
 te de sang n'est-elle pas vne source aussi feconde de plusieurs mala-
 dies, que les deux autres dont il fait mention ? Il faut que cette
 troisiéme cause soit demeurée au bout de sa plume, ou par mauuaise
 foy, parce que la Transfusion luy sembloit peut-estre trop vtile à
 tous ceux qui ont perdu beaucoup de sang, ou par ignorance des
 premiers principes de la Medecine & de la Logique ; Je vous en laisse
 le Iuge. Mais permettez-moy de le suiure pas à pas, & d'examiner
 les deux autres causes qui luy ont paru plus fauorables que la troi-
 siéme, dont il n'a point parlé.

Pour ce qui est de l'abondance du sang, il dit ligne 20. que chacun
 tombera d'accord qu'il seroit ridicule de proposer la Transfusion pour la gue-
 rir, mais qu'il suffit d'oster ce qui est de trop par la saignée. C'est parler
 trop generalement, chacun n'en demeurera pas d'accord. Je con-
 nois plusieurs Sçauans Medecins, qui soutiennent que le sang ne
 péche jamais en quantité, mais seulement en qualité ; c'est à dire,
 que quand on iuge qu'un homme a trop de sang par la plenitude de
 ses vaisseaux, par la couleur de son visage, par les maux de teste,
 par les seignemens du nez, ou autrement ; il ne s'ensuit pas qu'il
 ait en effet plus de sang qu'il ne luy en faut ; mais il est peut-
 estre trop échauffé, & la grande agitation qu'il a dans ses vaisseaux
 est assez capable de produire tous ces effets qu'on attribué à l'abon-
 dance : de mesme que l'eau qui bout sur le feu, s'eleue quelquesfois
 par dessus les bords du chaudron & se répand dans les cendres, quoy
 qu'il n'y en ait pas plus qu'il en faut pour remplir la moitié du chau-
 dron. Si ces Medecins ont quelque raison d'estre dans cette pensée,
 & s'ils reüssissent quelquesfois dans la guerison de cette plenitude
 apparente par de simples rafraichissemens, sans en venir à la saignée ;
 il semble que dans ces occasions l'on pourroit aussi se seruir de la
 Transfusion d'un sang frais apres la saignée, de mesme que pour em-

pescher que l'eau d'un chaudron ne se répande par dessus les bords en bouillant, on peut ôter quelque quantité de la chaude, & en remettre autant de plus froide.

Pour ce qui est de l'impureté du sang, M. Lamy dit ligne 28. *qu'elle provient d'une excessive chaleur qui s'y rencontre, laquelle ne peut pas estre esteinte par le sang qu'on fera passer d'un animal sain dans un malade; & il le prouve, parce que ces hommes sur qui M. Denis a fait faire la Transfusion, ont senty une grande chaleur dans leur bras par où passoit ce nouveau sang, & parce que la grande quantité de sang propre, qui est dans les veines d'un homme, est plus capable de communiquer sa chaleur à la petite quantité du nouveau sang, que d'en recevoir aucun rafraichissement, quand mesme on le supposeroit plus frais que celui de l'homme.*

M. Lamy veut que l'intemperie du sang ne provienne que de son excessive chaleur: *Je ne croy point*, dit-il page 5. ligne 28. *qu'il y ait de maladies froides*, & ainsi puisque le sang nouveau qu'on introduit par la Transfusion, échauffe toujours, ou est échauffé par le mélange de celui de l'homme, il faut conclure que la Transfusion ne peut avoir aucune utilité.

Mais c'est aller bien viste pour un jeune homme, d'avancer qu'il n'y a point de maladies froides; c'est déterminer hardiment ce que toute la Faculté de Médecine n'oseroit faire; il falloit assurément que la passion qu'il avoit pour lors de contredire l'expérience, & de se rendre complaisant à ceux qui luy avoient inspiré ce genereux dessein de s'opposer à la Transfusion, luy eust tellement échauffé le sang & la ceruelle, qu'il crût que sa maladie fust une maladie de toute la nature, & qu'il n'y eust rien au monde capable de la pouvoir temperer. Cependant plusieurs personnes se plaignent de catarrhes, de rhumes & de fluxions froides; d'autres sont sujets aux coliques, aux cruditez d'estomach, aux paralysies, aux gouttes froides, & à plusieurs mauvais effets de la pituite: A qui s'adresseront-ils pour avoir quelque soulagement? Si M. Lamy & ceux qui le protègent ne reconnoissent point de maladies froides, ce seroit en vain qu'on leur en demanderoit les remèdes. Mais peut-estre aussi en admettront-ils dans la pratique, & s'ils agissent de bonne foy, ils avoueroient ingenuement, qu'ils n'ont nié dans cet écrit qu'il y eust des maladies froides, que parce qu'ils n'auroient pu autrement revoquer en doute l'utilité de la Transfusion, eux qui veulent que le sang transmis échauffe toujours, ou soit échauffé.

Mais je veux bien donner à M. Lamy que toutes les maladies soient

chaudes. S'ensuit-il de là par vne bonne consequence que la Transfusion soit inutile? N'y a-t'il point dans les veines d'aucun animal vn sang plus frais que celui d'vn homme qui est dans les ardeurs de la fièvre? Non, dit M. Lamy, puis que ceux sur qui l'on a fait la Transfusion ont resenty de la chaleur dans le bras, pendant qu'on leur introduisoit le sang de l'artere d'vn agneau.

Belle consequence! c'est comme si je disois qu'vn bouillon de Veau échauffera dauantage le malade, parce qu'il le sent chaud en l'auallant, & generalement que tous les breuuages qu'on met sur le feu auant que de les prendre, augmenteront la fièvre, par ce qu'ils échauffent le gosier en passant. M. Lamy qui veut qu'on le tienne pour vn homme qui possède parfaitement l'ancienne & la nouuelle Philosophie, fait bien voir par cette maniere de raisonner, qu'il ignore l'vne & l'autre. Les Sectateurs de l'ancienne Philosophie luy reprocheront qu'il a confondu la chaleur actuelle avec la virtuelle, & qu'il deuoit sçauoir que l'on met beaucoup de difference entre estre chaud actuellement, & auoir la vertu d'échauffer. Les Sectateurs de Gassendy ou de Descartes se plaindront, qu'il n'a pas assez distingué les differentes figures des parties d'avec leur mouuement. Et tous ensemble, tant les anciens que les modernes, s'accorderont pour luy apprendre, que tout ce qui est senty chaud n'échauffe pas, mais rafraichit assez souuent; comme au contraire, tout ce qui est senty froid ne rafraichit pas, mais échauffe aussi souuent; par exemple, l'eau froide versée sur la chaux l'échauffe plus que ne feroit la chaude; l'eau forte qui est sentie froide, échauffe tellement les metaux qu'elle les dissoud; l'esprit de Nitre, ou l'huile de Tartre insinué tout froid dans les veines ne laisse pas d'y causer vne telle chaleur & vne telle fermentation, qu'on voit en peu de temps le sang sortir hors de ses vaisseaux, & se changer en vne escume qui couure toute la peau; & l'esprit de vitriol au contraire, estant poussé tout chaud dans les veines, ne laisse pas de refroidir tellement le sang, & d'estouffer sa chaleur naturelle, qu'il le fige & le coagule en tres peu de temps par tout le corps.

M. Lamy n'est pas ce me semble meilleur Philosophe, quand il adjouste que si le nouveau sang n'échauffe celui de l'homme, au moins en doit il estre échauffé à pareil degré. *N'y a-t'il pas bien plus d'apparence, dit-il, page. 4. ligne 15. que cette grande quantité de sang propre jointe avec l'excessiue chaleur qui se rencontre dans le cœur, échauffera ce sang étranger en pareil degré?* La raison s'estoit tousiours accordée avec l'experience pour me persuader que si vne pinte d'eau chaude estoit

capable d'en échauffer vn demy septier de froide que l'on y mesle-
roit; cette petite quantité de froide estoit aussi capable de refroidir
vn peu la grande quantité de la plus chaude, & ainsi qu'il en resul-
toit vn composé plus temperé & moins chaud qu'auparavant. Mais M.
Lamy a bien d'autres lumieres sur ce sujet, il veut qu'un sang froid,
comme par exemple celui d'un Veau, soit échauffé par le sang pro-
pre de l'Homme sans le rafraichir, & que de ces deux sangs il en
resulte vn mélange aussi chaud & en pareil degré qu'auparavant. Si
sa pensée auoit quelque lieu, il faudroit abandonner tous ceux qui
ont le sang échauffé par la fièvre, il ne faudroit iamais leur ordonner
aucuns breuuages rafraichissans; car le peu de chyle, qui passe par le
canal thorachique auant que de se mesler avec le sang dans la souscla-
uiere, estant en tres-petite quantité, & beaucoup moindre que cel-
le du sang nouveau que l'on introduit par la Transfusion; ce chyle
quoy que froid seroit bien-tost échauffé par le sang de l'Homme en
pareil degré, & ainsi ne le rafraichiroit iamais.

Je sçais bien que M. Lamy met grande difference entre le chyle &
le sang transmis; *La Transfusion*, dit-il, page 5. ligne 23. *ne peut aucu-
ment rafraichir, & le chyle tel qu'il soit diminuëra tousiours quelque peu
de la chaleur.* Mais je ne vois pas pourquoy le chyle tel qu'il soit peut
tousiours diminuer de la chaleur du sang où il se mesle, & non pas le
sang transmis qui s'y mesle en plus grande quantité. Au contraire,
l'experience nous fait voir qu'il y a plusieurs sortes de chyles, qui
échauffent & fermentent tellement le sang, qu'ils donnent la fièvre
en approchant du cœur; ce qui n'est point encore arriué par le sang
qu'on a introduit dans la Transfusion. M. Lamy se trompe donc bien
lourdement quand il entreprend de prouuer que la Transfusion fera
tout à fait inutile dans les maladies chaudes. Voyons s'il sera plus
heureux dans celles qui prouiennent de quelque malignité particu-
liere du sang.

M. Lamy se sert dans la page 6. de l'exemple du vin, & par ce que
M. Denis auoit auancé qu'un sang trop grossier se pourroit adoucir
& devenir plus subtil, vn trop subtil se pourroit fixer & épaissir, vn
trop chaud se pourroit temperer, & vn trop froid se pourroit échauf-
fer par le mélange de certains sangs que l'on choisiroit exprés; de
mesme que le vin trop rude se peut adoucir, le foible peut devenir
plus vigoureux, le gras se peut degraisier, & celui qui est gâté peut
estre corrigé par le mélange de certaines liqueurs que les Cabare-
tiers n'ignorent pas. *C'est ce que je nie fort hardiement*, dit M. Lamy, *car
le vin trop dur ne s'adoucit pas par un peu de vin doux, le trouble ne se
clarifie*

clarifié pas par le clair, le foible ne deuient pas vigoureux par vn peu de vin fort, le gras ne perd pas cette qualité par le mélange de celui qui luy est opposé, en vn mot, celui qui est gâté ne se corrige pas par celui qui est bon, mais par le mélange de certaines liqueurs.

Peut-on voir au monde vne legereté plus grande que celle-là ? Il nie hardiment ce qu'il ne sçait pas, & ce que tout autre que luy ne sçauoit ignorer. Car chacun sçait assez que ce n'est ordinairement que par le mélange des vins de differente contrée, que les cabaretiers trouuent le moyen de contenter la diuersité des gousts, & qu'il leur est mesme deffendu par la Police de faire d'autres mélanges. M. Denis n'en a parlé à la verité qu'en general, & s'est contenté de dire que le vin ne se corrigeoit que par le mélange de certaines liqueurs, parce qu'il ne vouloit pas s'engager dans vn détail qui auroit esté hors de propos, comme de determiner si c'est du vin d'Orleans ou de Bourgogne qu'il faut mesler avec celui de Brie, &c. Il a supposé que tout le monde le sçauoit, ou ne s'en mettoit guères en peine; & cependant M. Lamy en pretend tirer auantage, comme si M. Denis auoit voulu avec luy que ces liqueurs fussent autres que du vin mesme. Pour moy je ne blasme pas tant en cette rencontre l'ignorance de M. Lamy, comme la hardiesse dont il se glorifie; car estant Normand, comme il dit estre, on ne doit pas s'estonner qu'il soit plus instruit de la maniere de mesler les poires avec les pommes pour faire de bon cidre, que de la methode de mesler plusieurs sortes de liqueurs pour rendre le vin plus friand & plus delicat.

M. Lamy passe dans la page 7. à plusieurs maladies particulieres, comme pleuresies, rages, erisipeles, folies, &c. & il pretend faire voir que M. Denis a eu grand tort d'en parler dans sa Lettre. Mais c'est se donner bien de la peine inutilement, c'est auoir vne grande passion de contredire, & je crois que pour sa confusion entiere il ne faut que copier les propres paroles de M. Denis. *On pourroit préuoir,* dit M. Denis dans la page 10. ligne 10. *quelques utilitez & quelques auantages de la Transfusion, dans les pleuresies, verolles, lepres, cancers, vlcères, erisipeles, rages, folies & autres maladies prouenant de la malignité du sang: mais il en faut attendre le succès dans les experiences qui s'en pourront faire dans peu de temps.* Se peut-il rien de plus modeste ? M. Denis n'assure rien, il veut attendre que les experiences luy ayent fait connoistre ce qu'il est permis à tout le monde de conjecturer dès à present; & cependant M. Lamy l'attaque comme s'il auoit parlé posiciuement; il prend occasion de s'estendre sur toutes ces maladies; & de faire part au public de ses belles imaginations.

Il dit dans la page 7. que la Transfusion ne sçauoit seruir pour les pleuresies, parce que le sang transmis échauffe tousiours au lieu de

B

rafraichir ; mais c'est vne supposition que j'ay cy-deuant conuaincuë de fausseté. Il adjouste ensuite quelques remarques sur la lepre, les erecipes & les cancers, qui ne sont pas mieux fondées : mais je veux attendre avec M. Denis le succès des experiences, je ne veux point m'estendre inutilement sur les conjectures que l'on peut former de part & d'autre ; Je vous prie seulement, Monsieur, de remarquer en passant qu'elle idée M. Lamy veut qu'on ait de sa personne, quand il parle de la folie. *Je ne parleray point*, dit-il page 8. ligne 28. *de la folie, ne pouvant en raconter icy toutes les especes : Je vous diray seulement, Monsieur, que si ma folie ne guérit iamais que par la Transfusion, il y a bien de l'apparence que je ne seray iamais sage.* S'il est fou, comme il le suppose, il ne faut pas beaucoup se mettre en peine de

Prouerb. 15. ce qu'il dit, *Os fatuorum ebullit stultitiam* : Pour moy je n'ay pas dessein de l'entreprendre sur ce point ; le Sage me ferme la bouche,

Prouerb. 26. quand il dit, *Ne respondeas stulto iuxta stultitiam suam, ne efficiaris ei similis.*

Passons donc outre, & voyons quel tour M. Lamy donne aux experiences de la Transfusion, dont M. Denis a parlé dans sa Lettre. Il veut ôter à la Transfusion tous ces effets surprenans qu'on remarqua dans vn jeune homme de quinze ans, qui apres auoir receu le sang arteriel d'un agneau, fut guéry d'un étrange assoupissement, qui engourdissoit son corps autant que son esprit ; & pour venir à bout de son dessein, il donne la gence à son imagination ; & après s'estre jetté sur quelques lieux communs de la crainte & de l'assoupissement, il conclut que c'est là seule apprehension qui a tout fait dans cette rencontre. *La vaine apprehension*, dit-il page 10. ligne 3. *qu'il eut d'un remede non usité, & dont l'euénement ne luy pouuoit paroistre que fort douteux, mit ses esprits en mouuement, & les degagea des embarras qui les empeschoient de se distribuer, duquel degagement d'esprits sont prouenus ensuite tous les auantages que l'on attribué à la Transfusion.* Je m'estonne comment M. Lamy s'est auisé de faire vne supposition si contraire à la verité, & qui se destruit si facilement d'elle-mesme. Car premierement si ce jeune homme auoit eu à guerir par l'apprehension, il l'auroit sans doute esté 24. heures auant la Transfusion, puis qu'il en eust vne assez grande, lors qu'il se laissa tomber la veille du haut d'une échelle de 10. pieds, ainsi qu'il est remarqué expressement dans la Lettre de M. Denis.

Secondement, M. Lamy pouuoit-il douter que M. Denis n'eust pris les precautions necessaires pour ôter toute crainte à ceux qu'il exposoit à la Transfusion ? N'est-ce pas pour cette seule raison qu'il ne voulut pas hazarder l'operation sur vn criminel ? *Plusieurs personnes nous pouissoient*, dit M. Denis en sa Lettre page 11. ligne 32. *à demander un criminel pour faire la premiere tentative sur luy. Mais ayant fait re-*

flexion qu'un homme en cet estat, qui est de si fort alteré par l'apprehension de la mort, pourroit s'intimider encore davantage; & qu'en considerant la Transfusion comme un nouveau genre de mort, cette seule pensée pourroit luy causer quelque trouble & quelque syncope, que l'on attribuerait sans doute à la Transfusion: Nous ne jugeâmes pas à propos de nous exposer à ce peril, ny de nous rendre importuns auprès de sa Majesté sans aucune necessité, & nous persuadant qu'il n'y auroit pas tant à craindre sur des personnes qui nous connoistroient parfaitement, & qui auroient quelque confiance en nos paroles, nous aimâmes mieux attendre qu'une occasion favorable nous en fit decouvrir quelques-uns tels que nous les souhaitions, que de nous mettre au hazard de tout perdre par trop de precipitation. Apres ces paroles, M. Lamy a-t'il raison de feindre une viue crainte de la Transfusion dans ceux sur lesquels on l'a éprouvée, puisque l'unique but de M. Denis estoit de la bannir. Si M. Lamy n'estoit pas assez instruit des circonstances de cette operation par la Lettre de M. Denis, il deuoit s'en informer davantage, & non pas supposer imprudemment cette circonstance de la crainte, qui change & altere entierement le fait. Il deuoit s'adresser à quelques-uns de ceux qui estoient presens à l'operation; & il auroit appris d'eux que ce jeune homme estoit bien éloigné d'apprehender aucunement la Transfusion, puisqu'il ne sçauoit pas seulement ce que c'estoit que Transfusion, & qu'il s'imaginait que l'agneau n'estoit ajusté sur son bras, que pour luy succer tout le mauuais sang, d'une maniere qu'on luy faisoit passer pour ancienne & fort commune. On auroit dit encore à M. Lamy, que pour s'assurer davantage de l'effet de la Transfusion, on tira quelque temps apres environ une demie palette de sang de ce jeune homme, & que l'ayant comparé avec celui qu'on luy auoit tiré auparavant, on le trouua un peu plus vermeil & plus coulant. On luy auroit dit plusieurs autres circonstances qui l'auroient sans doute empesché de supposer une fausseté, dont il ne se lauera jamais, & de tomber dans plusieurs autres contradictions manifestes, dont je vous vas faire voir que la fin de sa réponse est remplie.

Il dit dans la page 10. que pour acheuer son dessein, il veut faire voir que la Transfusion peut auoir de fascheuses suites, & causer plusieurs maladies inconnues; & pour le prouuer il se sert d'abord d'une comparaison qui luy semble fort conuainquante. Comme il ne se peut faire, dit-il page 11. ligne 16. qu'un animal s'engendre de la semence d'un autre de differente espece, &c. aussi n'y a-t'il point d'apparence qu'un animal puisse estre nourry par le sang d'un autre de diuerse nature.

Il seroit facile de faire voir à M. Lamy qu'il n'est gueres juste dans ses consequences, en luy apprenant qu'il arriue assez souuent que des femelles nourrissent dans leur matrices par la Transfusion de leur

B ij

propre sang des foetus de differente espece, & qui ont esté engendrez par la semence des masses, aussi de differente espece. Il seroit facile de luy répondre, qu'un homme ne peut estre engendré par la semence d'un mouton, ny d'autres animaux; par les pepins d'une pomme, ny par la semence de plusieurs autres plantes, dont il se nourrit pourtant assez ordinairement. Il seroit facile encore de luy faire voir l'absurdité de ses pensées, lors qu'il dit dans la page 12. que si l'on se seruoit d'un agneau dans la Transfusion, il seroit à craindre que ceux qui s'y exposeroient ne deussent couverts de laine par tout le corps, & ne sentissent pousser une paire de cornes à leur teste, parce qu'il y a dans le sang d'un agneau des particules propres à former toutes ces parties. Car s'il estoit permis de raisonner de la sorte, il faudroit deffendre à l'homme l'usage de tous les animaux pour sa nourriture, crainte qu'il ne luy vint des plumes comme aux oyseaux, des écailles comme aux poissons, & de la laine comme aux moutons. Il ne faudroit jamais hanter une greffe de fruits à pepins sur un tronc de fruits à noyau; car y ayant dans le suc de ce tronc des particules propres à produire des noyaux & des amandes, il s'ensuiuroit que la Transfusion de ce suc dans la greffe y produiroit tousiours les mesmes choses. Il faut dire au contraire, que comme les greffes filtrent tellement entre leurs fibres le suc du tronc sur lequel elles sont mises, qu'elles le conuertissent en leur propre nature: La chair aussi & le sang des animaux sont tellement filtrez, cuits & elaborez en passant par le cœur, les veines & les arteres de l'homme, que toutes les moindres particules changent de figures, & prennent celle qui est la plus propre pour se conuertir en sa substance.

Je sçay bien que M. Lamy veut qu'il y ait grande difference entre la chair que l'on mange pour la nourriture, & le sang que l'on transmet immediatement dans les veines, *parce, dit-il, que la chair souffre beaucoup de changemens, que ne souffre pas le sang.*

Mais quand il aura encore estudié quelque temps en Medecine, il sçaura que tous les Auteurs ont tousiours distingué trois principales coctions dans la nourriture, dont la premiere qui se fait des alimens dans l'estomach, n'est pas considerable en comparaison des deux autres qui se font du chyle & du sang dans le cœur, le foye, la rate, & generalement dans toutes les parties qui se nourrissent. On luy apprendra que comme la coction qui se fait des sucs de la terre dans les racines & dans le cœur du tronc, ne sert pas tant à la production de certains fruits, comme la derniere filtration qui se fait de ces sucs dans les petites fibres des greffes; aussi peut estre toutes ces coctions, que l'on admet dans l'estomach & dans le cœur ou le foye des animaux, ne seruent pas tant à donner aux particules des alimens les figures qui leurs sont necessaires pour se conuertir en la substance de l'homme, que la diuersité des pores qui les criblent en dernier lieu, & qui se trouuent differens dans les os, les chairs, les car-

ailages, & les autres parties, où les anciens ont admis pour cette raison autant de différentes facultez assimilatrices. Or quoy que le nouveau sang que l'on donne dans la Transfusion ne passe point par la premiere coction qui se fait dans l'estomac, il passe neantmoins par les deux autres en reiterant plusieurs circulations avec le sang propre, & ainsi rien n'empesche qu'il ne soit capable de nourrir l'homme, & de se conuertir en sa propre substance.

Mais il n'est pas besoin pour répondre à M. Lamy de chercher des raisons, ou des exemples qui semblent nous éloigner de nostre sujet. Il ne faut que produire les experiences que nous auons dans cette matiere mesme, dont il est question. M. Lamy nie qu'un animal puisse viure du sang d'un autre de differente espee, & cependant ce chien à qui l'on donna, il y a enuiron cinq mois, le sang d'un veau, en presence de Monsieur de Montmor, & de plusieurs autres personnes de qualité, n'est pas encore mort; au contraire il se porte tres-bien, & est deuenu plus gras qu'auparauant. M. de Sarte & M. Lamy scauent bien qu'une personne digne de foy les en a assurez, & qu'il n'a tenu qu'à eux de l'aller voir depuis 15. iours. M. de Bourges Docteur en Medecine en pourra produire vn autre, qu'il garde encore chez luy, quoy qu'il y ait aussi enuiron 5. mois qu'on luy ait fait la Transfusion du sang d'un veau. Plusieurs personnes de qualité témoigneront qu'ils ont veu depuis vn mois vne petite chienne epagnüille fort basse, & assez languissante de vieillesse, parce qu'elle auoit enuiron douze ans, laquelle apres auoir receu le sang d'un chevreau, par l'adresse de M. Emmerez, deuint peu de temps apres plus vigoureuse & plus alaire, & chaude mesme en moins de huit iours. Ceux qui ont lû la Lettre de Monsieur Denis, & qui scauent le succès qu'ont eû les Medecins d'Angleterre, d'Hollande & d'Italie, en examinant les vtilitez de la Transfusion, ne se mettront pas fort en peine de toutes les autres raisons, dont M. Lamy se sert sur la fin de sa réponse pour eluder les experiences.

C'est aussi pourquoy je n'ay pas dessein de m'y arrester beaucoup. Je vous feray seulement remarquer, que les suites fascheuses qu'il préuioit de la Transfusion, sont des choses communes à tous les remedes, & à tous les alimens mesmes.

Il dit donc en la page 13. que si la Transfusion estoit en v'sage, les Medecins emploiroient selon leur caprice le sang de differents animaux, &c. Mais si vn remede n'est à rejeter, que parce que le caprice d'un Medecin en peut abuser, il faut que la Medecine les deffende tous sans reserue. De plus, les mesmes accidens seroient à craindre dans la diuersité des chairs & des liqueurs dont on se nourrit, que dans la diuersité des sangs que l'on donneroit dans la Transfusion.

Il dit encore en la mesme page, que le sang des animaux nous seroit tres-préjudiciable, parce qu'ils ne viuent pas si long-temps que nous. Mais par cette raison M. Lamy nous reduiroit à ne prendre point d'autre nourriture que la chair des Cerfs, des Corbeaux, & de quelques autres animaux qui viuent fort long-temps.

Il adjouste en la page 14. que les Medecins ne pourront jamais faire vn progres considerable dans la Transfusion, parce qu'il est comme impossible de decouurir la complexion & le temperament des animaux dont il faudroit prendre le sang. Mais les Medecins ne sont pas dans vne si grande ignorance que M. Lamy se l'imagina, il n'y en a point qui ne sçache que le sang de Veau, par exemple, est plus frais & plus onctueux que le sang de mouton, que le sang de chevreau est plus subtil que celui de l'agneau, & ainsi des autres; Et quand mesme ils n'en auroient pas encore vne connoissance assez exacte & parfaite, il n'y auroit pas tant de difficulté à l'obtenir, qu'il y en a eu de sçauoir la nature & les qualitez de plusieurs plantes.

Enfin M. Lamy craint qu'en communiquant à l'homme le sang d'une beste, on ne luy communique en mesme temps quelques inclinations brutales. Mais je vous prie, Monsieur, de remarquer qu'il y a bien de la différence entre le temps de l'enfance où les parties sont foibles & delicates, & le temps d'un âge plus avancé où les mesmes parties sont fortes & vigoureuses. Il est bien vray que dans la premiere conformation les parties pourroient contracter quelques inclinations brutales, si on les entretenoit par la Transfusion continuelle du sang de quelque animal: De mesme que nous auons veu souuent, que des enfans auoient vne inclination de sauter comme des chevres, parce qu'ils auoient esté nourris de leur lait. Mais aussi nous deuons dire, en nous seruant de la mesme comparaison, que comme les personnes qui ont passé le bas âge, & dont les parties sont desia fortes, ne contractent point les inclinations des vaches, des asnelles, ou des chevres, dont ils prennent le lait pour toute nourriture pendant des années entieres: ces mesmes personnes ne prendroient jamais dans cet estat les inclinations des animaux, quand on leur en doneroit le sang par la Transfusion. De plus, je ne crois pas que quand on seroit obligé par quelque maladie ou autrement, de reiterer 3. ou 4. fois la Transfusion sur des enfans, il leur en arriuaist aucun accident fascheux pour les inclinations, de mesme que nous n'auons jamais entendu dire qu'il leur en soit arriué pour auoir esté alaittez 3. ou 4. iours du lait d'une cheyre ou d'une truye.

Après toutes ces raisons, M. Lamy conclut sa Lettre comme il l'auoit commencée, c'est à dire qu'il en reuiert sur ses loüanges, comme s'il se desioit que son ouurage ne fust pas suffisant de le rendre recommandable. Il ne se contente pas d'auoir commencé d'abord son panegyrique au deshonneur mesme de M. Moreau. Il le continue dans toutes les pages de sa Lettre, *Vous sçavez*, luy dit-il, page 9. *que ce n'est pas ma custume de croire les miracles sans les examiner bien senerement.* Et dans la derniere page il l'acheue de la mesme maniere en s'adressant encore à luy en ces termes. *Vous sçavez que je ne suis pas de ces fantasques esprits, qui n'approuuent point vne opinion, si son antiquité ne la rend venerable; ny de ces éuapores qui n'embrassent vn sentiment que par ce qu'il est nouveau;* En vn mot, si l'on s'en veut rapporter au commencement, au milieu, & à la fin de sa Lettre, c'est vn Oracle qui se fait ietter de l'encens par M. Moreau. Je ne veux pas l'en empêcher, ny paroistre ialoux de sa bonne fortune. Mais si ie le connoissois, ie luy conseillerois pour son honneur de des-anoüer publiquement sa Lettre, & de se seruir dès à present des priuileges, dont il dit dans la derniere page qu'il peut iouir par le droit de sa patrie; car vn ieune homme est tousiours plus loüable de se dedire au plustost de ses opinions, quand il les a auancées à la legere, que de persister dans vne opiniastrété ridicule contre la raison & l'experience.

Mais afin de ne rien omettre de tout ce qui peut contribuer à le conuaincre, il faut que j'adiouste icy le détail d'une celebre experience qui s'est faite depuis peu sur vn Malade, avec vn succès si surprenant, que plusieurs Sçauans Medecins, ont esté obligez des'y rendre, & d'auoüer que la Transfusion pourroit auoir dans la suite des effets fort considerables.

Il y a enuiron quinze iours, qu'un Estranger fut abandonné de quatre Medecins qui l'auoient traité pendant trois semaines d'un flux hepaticque & lienterique, meslé d'une diarrhée bilieuse, avec vne fièvre fort violente: Mais apres luy auoir ordonné des saignées des bras & des pieds, des purgations, & des laxemens, autant que leur prudence l'auoit iugé à propos, il deuint tellement

foible, qu'il ne pouuoit plus se remuer, il perdit la parole avec la connoissance, & le vomissement continuel de tout ce qu'on luy faisoit prédre s'estant ioint à son flux, ils en desespererent entierement, & dirent qu'il n'y auoit plus de remede, par ce qu'il n'y auoit plus moyen de le saigner, ny de luy donner aucune prise, soit par en haut soit par en bas. Ses parens & ses amis le voyant dans cét estat, s'auiserent de tenter toutes choses, & d'auoir mesmes recours à la Transfusion; ils accoururent chez Messieurs Denis & Emmerez pour implorer d'eux ce dernier secours. Mais quand ces Messieurs eurent veu l'estat où estoit ce Malade, ils refuserent absolument d'en venir à l'execution, disans que la Transfusion ne pouuoit pas guerir la corruption des parties solides, ny remedier à la gangrene qui estoit apparemment dans les intestins, & que si l'on eust eü dessein de le secourir par la Transfusion, il falloit en aduertir plustost, & dans le mesme temps auquel on luy auoit fait de grandes euacuations de sang, par ce que les veines s'estoient sans doute remplies depuis des ferosités & des humeurs qui sont destinées pour abbreuer les parties, comme il estoit facile de le iuger par la grâde secheresse de sa peau. Nonobstant toutes ces raisons & plusieurs autres, que ces Messieurs employerent pour s'excuser honnestement; on revint chez eux 3. & 4. fois leur faire de nouuelles sollicitations, pour donner cette satisfaction aux amis du Malade, de ne le point voir mourir sans auoir tenté tous les remedes possibles; & comme ils se virent extremement pressez, ils s'auiserent pour mettre leur honneur à couuert, de dire qu'ils ne vouloient rien entreprendre sur les Medecins qui auoient traité ce Malade, qu'il falloit les enuoyer querir, & que s'ils vouloient declarer qu'ils l'abandonnoient, & consentir mesme qu'on tentast la Transfusion, on la feroit à tout hazard par leur ordonnance. Le Medecin ordinaire, qui passe pour vn homme fort capable & fort prudent dans la Faculté de Paris, vint aussi tost rendre témoignage en presence de plusieurs personnes de qualité, que 4. de ses Confreres auoient abandonné avec luy le Malade, & que puis qu'il n'y auoit point aucun autre remede qu'on luy pût apporter que la Transfusion, il consentiroit volontiers qu'elle luy fust faite en sa presence, principalement par ce que cette operation n'estoit pas à son aduis capable d'auancer la mort d'un homme qui n'auoit pas encore apparemment deux heures à viure.

Sur les assurances de bouche & par écrit que donna ce sçauant Docteur, on ne feignit point d'entreprendre la Transfusion du sang d'un Veau dans les veines du Malade, & quoy qu'il fust déjà dans vn assoupissement lethargique, avec des convulsions de membres, & vn poulx fort enfoncé & fourmillant; voicy le changement inopiné qui luy arriua apres vne legere Transfusion d'environ deux palettes qui luy fut faite du matin; Son poulx s'éleua à l'instant & devint plus vigoureux, ses convulsions s'arrestèrent, il regarda fixement ceux qui estoient auprès de luy, & apres auoir donné toutes les marques possibles d'une parfaite connoissance, en respondant fort à propos & en diuerfes langues à ceux qui luy parloient, il s'endormit d'un sommeil assez doux & tranquille, & s'estant éveillé 3. quarts d'heure apres, il aualla fort bien le reste de la journée plusieurs bouillons, de la tizane, & de la gelée, sans vomir aucune chose, ny laisser rien aller par en bas, quoy qu'il y eust 3. iours entiers qu'il n'eust pû rien prendre par la bouche, & que son flux lienterique ne l'eust point quitté depuis sa maladie. Apres auoir demeuré environ 24. heures dans cét estat, ses forces commencerent à déchoir, son poulx se renfonça, & ses intestins se vuiderent avec la dernière défaillance. Ses amis qui auoient veu la veille vn changement si notable ensuire de la Transfusion, souhaitterent qu'on la recommençast encore

vne fois; & après plusieurs instances, on leur accorda pour les contenter d'en faire vne aussi legere que le iour precedent, par ce que l'on se confirmoit de plus en plus, qu'il y auoit vne estrange corruption dans les entrailles, qui ne pouuoit pas estre réparée par la Transfusion, non plus que par tout autre remede. Après cette Transfusion qui fut faite sur les six heures du matin, le Malade reprit quelque vigueur, qui ne fut pas de fort longue durée; car quoy qu'il prist assez bien ses bouillons sans les vomir, il ne laissa pas de se vuidier tousiours par en bas; & sur le midy il commença à décliner peu à peu iusqu'au dernier soupir qu'il rendit sur les cinq heures du soir, sans faire paroistre aucun mouuement conuulsif. On jugea qu'il seroit fort à propos de faire ouuerture de son corps en presence des Medecins, & l'ayant faite, on trouua d'abord l'intestin *ileon* rentré en soy-mesme de haut en bas, & au dessous de ce nœud, iusqu'au fondemēt, les boyaux estoient tous liuides, gangrenez, & d'une puanteur insupportable. Le Pancreas auoit vne dureté extraordinaire avec des obstructions qui ne permettoient pas au suc pancreatique de s'écouler dans les intestins. La ratte estoit de figure quarrée & épaisse de quatre doigts, Le foye fort gros & liuide en quelques endroits, Le cœur fort sec & tout brulé; Et ayant enfin découuert la veine, par laquelle on auoit fait la Transfusion, depuis l'ouuerture du bras iusques au cœur, on n'y trouua presque point de sang, non plus que dans les autres veines, ny dans les ventricules du cœur, parce que le peu qu'on luy en auoit donné, s'estoit entierement imbibé dans les chairs, à cause de leur chaleur & de leur grāde secheresse. Tout cecy & plusieurs autres circonstances se peuuent confirmer par le témoignage de douze personnes dignes de foy qui assisterēt à cette ouuerture, & par les certificats que les Medecins ont donné pour enuoyer aux parents du deffunt.

Si apres cela M. Lamy, ou d'autres contredisent l'experience, & qu'ils disent, comme on a déjà fait, que tous ceux qui ont trauaillé à cette experience n'y ont pas trouué le mesme succès, vous sçauéz que chacun n'est responsable que de ce qu'il fait, & non point des fautes d'autrui. S'il m'estoit permis d'en dire dauantage, je pourrois adiouster icy quelques autres experiences qui ne vous déplairoient pas; mais vous les pourrez apprendre plus exactement par la bouche mesme de ceux qui ont eu l'auantage d'y reüssir, ils pourront vous les communiquer, en attendant qu'ils en ayent vn nombre considerable pour les donner au public.

Pour mon particulier, je vous demāde excuse, si je vous ay vn peu trop ennuyé par la longueur de ma Lettre, je n'auois pas dessein d'écrire iamais sur ces matieres: mais comme j'ay veu que M. Denis disoit hautement qu'il ne repondroit point à ceux qui n'attaqueroiēt cette experience, que par des raisonnemēs metaphysiques, & que les Protecteurs de M. Lamy prenoiēt occasiō de profiter de ce silence. J'ay pris la liberté de ramasser quelques reflexions, que j'auois faites en lisant leur Réponce; on verrabien que ce ne sont que les essais d'un disciple, qui entreprend ce qui ne meritoit pas vn coup de Maistre; je vous les adresse comme à celuy qui est moins capable de préoccupation dans cette rencontre, je les soumetts à vostre iugement, sans attendre de vous des loüanges, si vous croyez que je merite du blāme. Et vous proteste que ma plus grande passion n'est point autre, sinon que de me seruir de cette occasion, pour vous témoigner que je suis,

MONSIEUR,

De Paris, ce 8. Aoust 1667.

Vostre tres-humble & obeïssant
Seruiteur, C. GADROYS.

A Paris. Chez I. Cusson, ruë S. Iacques, à l'Image S. Iean Bapt. Avec permission.